

L'avis de nos lectrices

« La plume de Camille Lesur est comme une baguette magique. Explosions d'émotions, nous vibrons au côté d'Alice, une héroïne qui nous ressemble. À chacun de ses pas, nous doutons, sourions, dansons même avec un verre de sangria. Son histoire, c'est un peu notre histoire. Un récit pétillant, lumineux, qui fait du bien. »

Christel, compte Instagram @les__miscellanees_de_cookie

« Un méga coup de cœur pour ce magnifique roman ! Camille m'a fait rire, pleurer, vibrer comme cela ne m'était plus arrivé depuis longtemps. La plume de Camille est fraîche, bienveillante, douce et terriblement addictive. Ce roman est une bombe atomique de beaux et vrais sentiments, qui fait du bien au moral et au cœur. Une page entraînant une autre (mais trop rapidement), ce roman se savoure comme un bonbon acidulé. »

Marie, compte Instagram @marie67310

« Ce livre est littéralement un coup de foudre comme je n'en ai que très peu ! Je ne voulais pas quitter Santa Cruz, je ne voulais pas laisser Joli Cœur. Il y avait tout ce dont j'avais besoin : de l'amour, des liens de cœur qui transforment nos existences, de l'évasion, des amis, des rires ; de la vie en somme ! Alice m'a chamboulée, elle est fragile, sensible, si peu en confiance. La richesse de ce livre vient aussi de la beauté des personnages qui gravitent autour d'elle, chacun a sa place, sa propre humanité surtout. J'ai trouvé ce texte fort, les métaphores magnifiques et la plume de Camille superbe. »

Aurélie, compte Instagram @misss_lilie

« J'ai été absorbée, chamboulée dès les premières pages. J'ai chanté sur les airs entêtants qui introduisent chaque chapitre. J'ai absolument tout aimé de ce roman. L'écriture, addictive, est pleine de douceur. Les personnages, attachants, m'ont accompagnée plusieurs jours une fois la dernière page tournée. L'histoire est belle, drôle et émouvante.

Ce roman est un hymne à la résilience, à l'acceptation et à l'amitié. Un roman doux comme les premiers rayons de soleil qui percent les nuages après une tempête. »

Alexandra, compte Instagram @ifeelbooks

« Camille Lesur nous fait passer un formidable message qui est de ne jamais baisser les bras et d'apprendre à rebondir malgré les embûches. Apprendre à se faire confiance, à se reconstruire, à s'ouvrir... Tel va être le challenge d'Alice tout au long de son aventure espagnole. Et l'autrice écrit tout cela tellement bien qu'on aurait bien envie de faire partie du voyage, nous aussi ! »

Élodie, compte Instagram @book_rockeuse

« J'ai tout de suite été captivée par cette lecture et charmée par la plume bienveillante et pétillante de l'autrice. Je me suis vite attachée à Alice, que j'ai trouvée touchante et humaine. J'ai aimé vivre à ses côtés sa "pequeña muerte", une douce renaissance qu'elle va partager avec cette belle palette de personnages, tous aussi lumineux les uns que les autres. Avec ce roman, l'autrice nous rappelle ô combien la vie est précieuse et qu'il ne faut jamais cesser de croire en sa bonne étoile. Une petite merveille ! »

Auréli, compte Instagram @dans_le_monde_de_lili_rose

« J'ai aimé chaque personnage. Ce livre est un appel au bonheur et donne envie de réaliser nos rêves trop longtemps oubliés. Merci énormément pour cette découverte, c'est pour moi une révélation. La vie n'est pas toujours facile et pourtant, on est tous capables de résilience. Il faut prendre le risque de faire ce que l'on aime. C'est en tout cas ce que je retiens de cette merveilleuse histoire. »

Amélie, compte Instagram @lectriceamoureuse

« Retrouver un roman de Camille, c'est retrouver une bulle de douceurs et d'émotions. C'est comme retrouver une amie qui nous connaît si bien qu'elle sait parfaitement parler de nous et de nos vies, tout simplement. Et une fois encore, elle a su me toucher en plein cœur. »

Isabelle, compte Instagram @labeletttestephanoise_

« Ce roman est une ode à la fête, nous donnant envie de rire, de danser, de s'enrichir de personnes formidables croisées sur notre route et de créer des souvenirs. Une sensation de tous les possibles, de la tendresse et une envie folle de tout oser : voilà ce que l'on trouve derrière les portes de ce petit paradis de lecture ! »

Julie, compte Instagram @les_lectures_du_petit_fruit

« Un livre "doudou" qui nous transporte dans les méandres de la vie de tout un chacun. Un roman "juke-box" où les rêves avortés nous ramènent aux beaux et bons souvenirs et nous poussent à l'introspection. J'ai souri, j'ai fredonné. J'ai été émue aussi par cette belle histoire, cette jolie écriture. »

Caroline, compte Instagram @carol_in_besac

« L'amour comme remède à tout semble utopique et pourtant, force est de constater que cela marche ! Ce livre est une jolie leçon de vie où la force de l'amour et la famille que l'on se crée revêtent tout leur sens... pour en donner davantage à la vie... »

Delphine, compte Instagram @troispetitstoursdepage

« Quel plaisir de retrouver la plume de l'autrice. Un roman tout en chansons, je n'ai pas pu m'empêcher d'en reprendre les paroles. Encore une réussite livresque, encore des mots qui font du bien, encore des personnages auxquels on s'attache énormément. »

Hulya, compte Instagram @pulul_la_libellule

« Même si le roman aborde des sujets importants, c'est un roman qui fait beaucoup de bien. Son écriture est très fluide et rythmée par la musicalité des titres de chapitres. C'est un roman qui délivre un beau message empli d'humanité, d'espoir et d'optimisme face aux épreuves de la vie. »

Sati, compte Instagram @les.livres.de.sati

« Encore une fois Camille Lesur nous transporte dans une belle aventure humaine. Nous ne pouvons qu'être touchés par ce qu'elle traverse, et nous identifier très facilement à son personnage ainsi qu'aux amis qu'elle rencontre en cours de route et qui sont tous aussi attachants les uns que les autres. »

Vanessa, compte Instagram @lm_dcartes

« Les Portes du Paradis sont fermées le lundi est un roman doux et pétillant qui dévoile ses charmes au fil des pages. L'écriture entraînante de Camille Lesur nous embarque au gré des vagues de la vie. Une vie remplie d'amour, d'amitié, de paillettes et de sangria ! »

Priscilla, compte Instagram @force.verte.lit

« J'ai aimé ces personnages au grand cœur. Un roman plein d'émotions, de vie, de rebondissements et qui fait un bien fou ! »

Sylvie, compte Instagram @sylfa_lectures

« C'est assurément un beau et doux moment de lecture qui vous attend. »

Tiphaine, compte Instagram @les_lectures_de_tiphaine

« J'ai tout adoré dans ce roman : l'histoire en elle-même, les personnages, tous aussi attachants les uns que les autres, mais surtout le message qu'il fait passer : que, quoiqu'il arrive, un nouveau départ est toujours possible et qu'il faut croire en soi. Un roman plein d'optimisme, d'empathie, de plumes et de paillettes. »

Emma, compte Instagram @krokette

CAMILLE
LESUR

**Les portes
du Paradis
sont fermées
le lundi**

JouVence
roman

Dans la même collection aux Éditions Jouvence :

Roule ma poule !, Denise Tidiman
Les amants du ciel se retrouvent toujours ici-bas, David Perroud
Sur le chemin du cœur, Mary Laure Teyssedre
Ce fil qui nous relie, Olivier Cochet
La Lettre à Lila, Vincent Cueff
Celle qui écrivait des poèmes au sommet des montagnes,
Nicolas Fougerousse
Sept jours pour vivre, Valérie Capelle
La terre est le plus bel endroit du ciel, Françoise Dorn
Le jour où j'ai ouvert les yeux, Anand Dilvar
Le Chant des cigales après la pluie, Camille Lesur
Si tu veux, tous les deux, on pourrait rêver..., Jean-Yves Revault
Toutes ces vies où nous nous sommes aimées, Céline Colle
Maitian et Wim et les trois cercles du monde, Mireille Rosselet-Capt

Catalogue gratuit sur simple demande

Éditions Jouvence

France : BP 90107 – 74160 Saint-Julien-en-Genevois Cedex

Suisse : Route de Florissant, 97 – 1206 Genève

Site Internet : **www.editions-jouvence.com**

Mail : info@editions-jouvence.com

Couverture : François Lamidon

Mise en pages : PCA

Images de couverture : Shutterstock : © Jaras72 (montagne), © S_oleg (mouette),
© Preto Perola (palmiers), © Melinda Nagy (feux d'artifice), © Karine Lazarus (bateau),
© Katarina Blazhievskaya (bateau en papier), © NikolayDi (mer),
© David M. Schrader (ciel) ; AdobeStock © Lassedesignen (femme)

© Éditions Jouvence, 2021

ISBN : 978-2-88953-478-4

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays

1

Knock knock knockin' on heaven's door

P^{loc.} Ploc. Ploc.

Assise dans sa cuisine, Alice regarde le café couler goutte à goutte dans la cafetière en émettant des bruits d'orage. Thomas s'agaçait toujours de la voir se servir de sa vieille cafetière, alors qu'il avait dépensé une *for-tune* dans une machine à capsules aux options étranges. « J'aime la voir se remplir lentement », lui répondait invariablement Alice. Peut-être que si elle avait jeté ce vieux truc et qu'elle avait cédé aux capsules colorées, il ne serait pas parti. Ou peut-être que si.

La cafetière est presque pleine. Alice jette un regard distrait au calendrier, lundi 6 janvier. Elle n'a pas fêté Noël

cette année. Ni le Nouvel An, d'ailleurs. Alors qu'elle se hisse sur la pointe des pieds et étire son bras au maximum pour essayer d'attraper une tasse sur l'étagère la plus haute du placard, les premières notes de Guns N' Roses résonnent dans la cuisine et la font sursauter. *Maudit téléphone*, elle en avait presque attrapé une. Toujours concentrée sur les anses qui semblent la narguer, vingt centimètres au-dessus de sa tête, Alice jette un regard distrait en direction de l'écran allumé. Lorsqu'elle reconnaît le numéro, elle se jette sur son portable au moment où Steven Adler entame son solo. Trop tard. *Merde*.

Les yeux fixés sur l'écran, elle fait des allers-retours dans la minuscule cuisine en se rongant les ongles. *Laissez un message, s'il vous plaît, laissez un message*. Alice n'a jamais aimé le téléphone, elle déteste ne pas savoir ce que les gens lui veulent lorsqu'ils entament une conversation. Son petit côté anxieux. Après la plus interminable des minutes son vœu est exaucé, le portable émet une sonnerie à deux tons et une notification s'affiche : « Message vocal de : Avocat Divorce. »

Alice appuie sur l'icône et colle le téléphone contre son oreille. Sa gorge est soudainement aussi sèche qu'un désert, son cœur a loupé un battement et semble à présent courir à toute vitesse pour le rattraper. La voix, féminine et détachée, lui paraît lointaine. Alice entend les mots mais ne parvient pas à les attacher ensemble pour en comprendre le sens. Elle réécoute le message une deuxième fois, puis le

relance une troisième, pour être sûre. Les phrases résonnent et se bousculent dans sa tête.

« Papiers signés par votre mari. »

« Ne manque plus que votre signature. »

« Voudrait terminer ça rapidement. »

« Bientôt être papa, sa compagne s'impatiente. »

Le craquement sonore de la cafetière la ramène brusquement à la réalité. Alice repose le téléphone sur la table de la cuisine, et se hisse à nouveau sur la pointe des pieds pour attraper une tasse. Étonnamment, cette fois elle y arrive sans trop de difficultés. Elle a pourtant l'impression d'avoir perdu dix centimètres au cours des cinq dernières minutes.

Il a signé.

Lorsqu'elle tente de s'en remplir une tasse, le café brûlant déborde sur l'anse à laquelle Alice s'accroche de toutes ses forces. Ses doigts sont rouge écarlate, pourtant elle sent à peine la douleur. D'un air absent, elle place sa main dans l'évier sous un jet d'eau glacée.

Il a signé.

Alice n'avait jamais cru à leur séparation, elle avait toujours été persuadée qu'il finirait par revenir. Par regretter. Elle allait finir par lui manquer, elle le connaissait par cœur. Elle seule pouvait supporter toutes ses petites manies

agaçantes, et continuer à les trouver attachantes même après douze ans de vie commune. Bien sûr qu'elle avait des défauts, qui n'en a pas ? Mais est-ce qu'ils étaient aussi insupportables qu'il le disait ? Non, elle était sûre que non. Même depuis sa rencontre avec cette fille, Alice n'avait jamais cru qu'ils allaient vraiment rester séparés. *Rester séparés*. Comme s'ils étaient engagés dans une nouvelle relation, celle de la séparation. Et pendant qu'Alice refusait de changer quoi que ce soit dans leur appartement, il avait emmené cette fille à New York. Ils étaient descendus au Hilton, d'après ce qu'on lui avait dit.

« Non mais tu te rends compte comme c'est vulgaire, ce m'as-tu-vu ? »

« Ça ne va pas durer ma chérie, elle ne t'arrive pas à la cheville. »

« Sois patiente, c'est sa petite crise de la quarantaine en avance. »

Puis, à voix basse, lorsqu'Alice se rendait aux toilettes :

« Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants, elle se serait retrouvée toute seule avec les gosses. »

« Déjà qu'elle a pas mal morflé, alors en plus, avec des petits, elle n'aurait pas été près de retrouver quelqu'un... »

« C'est vrai qu'elle a une sale mine, comme quoi c'était lui qui la mettait en valeur. »

Alice laissait la porte légèrement entrouverte et collait son oreille dans l'interstice pour entendre les chuchotements. À son retour, elle prétextait une réunion matinale ou un coup de fatigue soudain pour s'esquiver rapidement. Elle s'effondrait ensuite dans sa voiture, sur le parking, et restait là à pleurer pendant des heures derrière le volant.

Malgré tout, elle gardait confiance. *Il va revenir.*

Six mois plus tôt, cachée dans le noir derrière la porte des toilettes, elle les avait entendus parler du bébé. *Elle* était enceinte. *Il* allait avoir un bébé avec une autre. Alice avait été prise d'une nausée fulgurante et s'était jetée sur la lunette des toilettes. Lorsqu'elle en était sortie, les cheveux en bataille et les yeux embués de larmes, elle n'avait pas réussi à prononcer un seul mot. Elle avait attrapé son sac à main et elle s'était enfuie en silence. Personne ne l'avait retenue.

Malgré tout, elle avait gardé espoir. Et ce minuscule espoir tenait à une chose toute simple : il n'avait pas signé les papiers du divorce. Il voulait rester son mari, elle en était certaine.

Lorsqu'Alice éteint enfin l'eau froide, elle ne sent quasiment plus sa main mais n'y prête guère attention. Le trou béant qui s'est formé au creux de son estomac est en train de l'aspirer tout entière. Une pensée, absurde, l'obsède depuis plusieurs minutes. *Je dois descendre les tasses dans un*

placard à ma hauteur. Alice se grandit au maximum et se met à la tâche. Ses doigts effleurent la porcelaine. *Descendre les tasses.* Ses ongles ripent contre les anses. *Descendre les tasses.* Malgré tous ses efforts, elle ne parvient qu'à les déplacer de quelques millimètres.

Soudain elle prend conscience du ridicule de la situation. Du ridicule de *sa* situation. Cinq ans plus tôt, lorsqu'ils avaient emménagé dans cet appartement, c'est Thomas qui les avait placées si haut. « Pour avoir le plaisir de faire ça tous les matins », lui avait-il murmuré à l'oreille en même temps qu'il se glissait derrière elle pour attraper un mug haut perché, et l'embrassait dans le cou. Après ça, elle n'avait plus jamais pensé à les ranger ailleurs.

Il a signé.

Alice étouffe, elle a besoin de prendre l'air. Ses jambes décharnées flottent dans son jean, sa ceinture fait presque deux fois le tour de sa taille pour le maintenir sur ses hanches. Un tee-shirt informe recouvre sa poitrine inexistante, ses côtes saillantes sont camouflées sous un vieux pull bien trop large pour elle. Elle enfle son manteau, glisse ses pieds nus dans des Converse usées, et claque la porte de l'appartement derrière elle.

Dehors, l'air est vif. Alice frissonne et resserre son manteau autour d'elle. *Pourquoi fait-il si froid, toujours si froid ?* Anonyme au milieu des clochards, des touristes et

des adolescents, elle se mêle au flot des passants et avance sans réfléchir dans les rues de Marseille. Ses pas l'entraînent vers le Vieux Port, noyée parmi la foule. Elle s'écarte un peu, elle n'a pas envie de voir tous ces gens. Elle marche encore, s'éloigne de l'agitation de la ville et retrouve le calme le long du bord de mer. Elle a envie d'aller marcher dans les calanques, elle a besoin de prendre l'air.

Les promeneurs sont rares, tout est calme et paisible. Le paysage défile sans qu'Alice ne sache combien de temps s'est écoulé depuis son départ du Vieux Port, elle avance sans réfléchir. Enfin, la côte déchirée se dessine devant elle. Alice s'écarte du sentier et escalade maladroitement les rochers. Encore un dernier pic, de là-haut elle dominera la Méditerranée. Les mouettes plongent dans l'eau pour pêcher et en ressortent, un poisson dans le bec.

Il a signé. Alice comprend enfin ce que cela signifie, il ne reviendra pas. Cette pensée la frappe au visage. Ils ne sont plus simplement *séparés*, désormais c'est *terminé*. Depuis deux ans, seul l'espoir que Thomas lui revienne lui donnait la force d'ouvrir les yeux chaque matin. Elle n'avait plus d'amis, plus de travail, plus d'envies et plus de larmes, mais elle avait cet espoir, niché au creux d'elle-même. Depuis deux ans, elle attendait. Que Thomas revienne, que la vie reprenne son cours. *Il a signé.* À présent, il n'y avait plus rien à attendre.

Alice s'approche du vide, ses jambes tremblent lorsqu'elle regarde en bas. De froid ou de peur, elle ne le sait pas. L'eau bouillonne contre la falaise, les vagues grondent et résonnent dans les calanques. Alice ferme les yeux, son cœur lui remonte dans la gorge lorsque le sol se dérobe sous ses pieds et que l'air lui fouette le visage. Quelques secondes plus tard, l'eau salée envahit son nez, ses oreilles et sa bouche.

Et enfin, le silence.

2

Stone, le monde est stone

- **Q**u'est-ce que... Mady, je crois qu'on a pêché un drôle de poisson aujourd'hui, aide-moi un peu !

La voix est lointaine. Des bruits de pas, des exclamations étouffées. Encore ce froid qui la glace jusqu'aux os. Tout son corps lui fait mal. Sa jambe est emmêlée dans quelque chose, Alice sent qu'on la tire par les pieds. Des mains puissantes se glissent sous ses aisselles et la soulèvent, elle n'a pas la force de résister. Ni d'ouvrir les yeux. *Laissez-moi.* Elle a si froid.

- Est-ce qu'elle respire ?
- Je ne sais pas, Mady, je ne sais pas.

Les voix résonnent au loin, Alice est perdue dans le noir. Le sol tangué sous son corps, on s'agite autour d'elle. Son pantalon glisse le long de ses jambes. *J'ai si froid, laissez-moi !* Son pull-over lui griffe le visage lorsqu'il passe par-dessus sa tête, son tee-shirt manque de lui arracher une épaule lorsqu'on le lui enlève, lui aussi. Les gestes sont doux mais fermes. Alice n'a même pas la force de ramener ses bras sur sa poitrine par pudeur. *Laissez-moi, je suis fatiguée.* Elle sombre à nouveau dans le noir.

- Tu crois qu'on devrait l'emmener à l'hôpital ?
- Attends, attends un peu. Elle respire, fais chauffer du bouillon.

Le sol tangué toujours, elle a un peu moins froid, mais ses jambes continuent à trembler sans qu'elle puisse les arrêter. Alice essaye d'ouvrir les yeux, une main rassurante se pose sur son front.

- Repose-toi ma belle, repose-toi encore un peu.

La voix est celle d'une femme, elle chevrote un peu. Au loin, un homme lui répond :

- Elle est réveillée ? Comment va-t-elle ?
- Ça va aller, ça va aller maintenant...

Alice ne sait pas si c'est à elle qu'elle s'adresse ou à l'homme au loin, mais cette promesse la rassure. Elle se laisse glisser dans le sommeil.

Les voix reviennent :

– Il faut la faire manger. Aide-moi à la relever, elle ressemble à un oiseau tombé du nid, j'ai peur de la casser.

Alice n'a plus aucune notion du temps. On la force à se redresser, quelque chose de mou est placé dans son dos pour la soutenir, elle se laisse faire. Le sel a collé ses cils contre ses joues, ses yeux brûlent lorsqu'elle tente de les ouvrir. À travers ses paupières plissées, elle ne distingue que des ombres qui s'agitent. Elle se force encore à ouvrir les yeux, des larmes se forment sous ses paupières et roulent le long de ses joues. La sensation de brûlure disparaît peu à peu, Alice finit par s'habituer et croise enfin un regard. Deux yeux bleus, rieurs, entourés de rides profondes.

– Salut Joli Cœur, on a voulu piquer une tête ?

– Robert... Si tu crois que c'est le moment de lui raconter tes bêtises, laisse-moi la regarder.

Une nouvelle paire d'yeux chasse la première, et se plante dans ceux d'Alice. Des rides, encore, mais cette fois-ci les sourcils sont froncés d'inquiétude. Les iris d'un gris profond, presque irréel, scrutent chaque centimètre de son visage. Alice connaît ce regard. Sa grand-mère avait le

même lorsqu'enfant elle faisait une bêtise qui la mettait en danger. Elle l'avait surnommé le regard « ciel d'orage ». Celui qui tonne mais n'éclate pas, trop soulagé pour rester en colère. *Mamina, heureusement que tu n'es plus là pour voir ça.*

– Il faut manger un peu, ensuite tu pourras te rendormir.

La voix est aussi douce et ferme que les gestes, l'intonation est chaude, rassurante. Alice se laisse guider sans protester, elle n'en a pas la force. Elle ouvre la bouche lorsqu'on le lui demande, le liquide lui brûle la langue mais ne parvient pas vraiment à la réchauffer. Ce vide au fond d'elle-même lui rappelle cet hiver, si lointain. Ses parents se disputaient pour savoir qui avait oublié de passer prendre la bûche de Noël, chez le pâtissier :

– Ta mère va encore dire à tout le monde que tu t'es marié avec un incapable !

– Mais enfin, ce n'est qu'une bûche !

L'instant d'après, la vieille Peugeot glissait sur le verglas et terminait sa course dans un platane. Les secours avaient mis des heures avant d'arriver sur place, il faisait aussi froid à l'intérieur de la voiture que dans la campagne alentour. Alice était toujours assise à l'arrière, enroulée dans son pyjama en polaire. Elle n'avait pas protesté lorsqu'un gendarme moustachu l'avait sortie de la voiture, ce n'est que lorsque Mamina l'avait brusquement arrachée de ses

bras qu'Alice s'était mise à pleurer en appelant ses parents. Les larmes de Mamina avaient coulé sur son petit visage gelé, lui brûlant les joues. Sa grand-mère avait alors planté son regard dans le sien : « À présent, c'est toi et moi, ma chérie. » Du haut de ses six ans, Alice avait hoché la tête sans trop comprendre ce que cela signifiait. Puis elle s'était sentie très fatiguée, si fatiguée qu'elle n'était sortie de son lit qu'au printemps, quand Mamina l'avait appelée depuis le jardin : « Alice, viens voir ce que M. Dubonel t'a apporté ! » Alice avait tendu l'oreille, l'agitation dans la voix de sa grand-mère avait suffisamment attiré son attention pour la forcer à sortir de son lit. Penchée à la fenêtre, le cœur d'Alice avait bondi dans sa poitrine lorsqu'elle avait aperçu cette boule de poils beige se rouler dans les fleurs impeccables de Mamina, sans que celle-ci ne parvienne à s'arrêter de rire. Alice avait dévalé les escaliers, et la vie avait repris son cours aussi brusquement qu'elle s'était arrêtée quelques mois auparavant. Max était mort de chagrin quelques jours après Mamina, le vieux labrador n'avait pas supporté la vie sans elle. Alice l'avait enterré au fond du jardin, près de ce grand saule sous lequel il faisait la sieste avec Mamina les après-midis d'été. Thomas l'avait aidée à choisir l'emplacement, il avait enroulé le corps poilu dans sa couverture préférée avant de le déposer au fond du trou, puis il avait serré Alice fort contre lui, et sans le savoir il avait prononcé les mots qui l'avaient décidée à l'épouser : « À présent, c'est toi et moi, ma chérie. »

Les jours défilent sans qu'Alice ne se sente la force ni de prononcer un mot, ni de se lever. Ses cauchemars la ramènent à ses démons d'enfant, elle flotte dans un brouillard permanent. Mamina lui manque. Max lui manque. Thomas lui manque. *Où êtes-vous ?* Elle s'extirpe difficilement du sommeil chaque fois que l'odeur du bouillon envahit ses narines, et que cette même voix douce et ferme lui demande de se redresser : « Tu dois manger, ma chérie, pour reprendre des forces. » Invariablement, Alice se hisse péniblement sur les coudes, le temps de glisser quelques oreillers derrière son dos, et avale ensuite les unes après les autres, sans protester, les cuillères de liquide encore fumant. Enfin, elle se laisse retomber lourdement au fond du lit, et plonge dans un sommeil sans repos.

À de rares instants, son esprit tourmenté lui laisse un peu de répit, et Alice s'imprègne du moindre bruit. Autour d'elle on chuchote, on chantonne, on la berce, on la rassure. Plus loin on rit, on chante, on danse parfois. La nuit, tout est si calme qu'Alice se demande parfois si elle n'est pas morte. Pas une stridulation qui lui rappellerait un champ de lavande, pas un hululement qui la transporterait en forêt, pas un aboiement lointain qui la ramènerait près de la ferme de M. Dubonel. Seulement le silence, entrecoupé de temps à autre par un tintement métallique qui lui glace le sang. Et ce balancier permanent, régulier, incessant, qui lui donne la nausée. Certaines nuits, Alice se réveille en sursaut, la gorge nouée et les poumons serrés, persuadée d'avoir été sur le point de se noyer une seconde plus tôt, après avoir

entendu le clapotis de l'eau dans son lit. Le clapotis. Ce bruit d'eau agitée qui ne la quitte plus depuis son saut dans les calanques. *Est-ce que je deviens folle ?* Heureusement, le sommeil finit toujours par l'envelopper à nouveau et met fin à ses pensées.

Alice court après Max qui lui-même poursuit Mamina dans le jardin, lorsqu'une lumière vive venue du ciel les éblouit tous les trois. Max et Mamina s'éloignent en riant, et disparaissent au loin. Une sensation de chaleur enveloppe le visage d'Alice, puis s'étire lentement sur son cou, ses épaules et glisse le long de ses bras. *C'est enfin terminé, Mamina tu es venue me chercher ?* La lumière devient de plus en plus intense, Alice lève un bras par-dessus son front pour se protéger les yeux.

Aïe ! Une douleur lancinante la ramène brusquement à la réalité, son corps la fait souffrir, les rayons du soleil qui lui parviennent depuis une lucarne au-dessus d'elle lui brûlent les yeux. Contrariée d'avoir été si brutalement tirée du paradis, Alice se redresse et s'assoit pour la première fois au bord du lit, les paupières toujours mi-closes.

Le lit est bas, ses pieds rencontrent brutalement le sol lisse et boisé. La pièce tanguent autour d'elle, elle ferme les yeux pour tenter de retrouver son équilibre, en vain. L'oreille interne, sûrement. Alice avait entendu ses collègues de l'hôpital en parler une fois, un dérèglement du tympan et hop, vous voilà aussi stable qu'un culbuto. Alice finit

par complètement ouvrir les yeux, et regarde pour la première fois la pièce dans laquelle elle se trouve. Le style est minimaliste, tout semble avoir été optimisé pour prendre le moins de place possible. Les murs sont recouverts du même bois lisse et flamboyant que le sol, le lit occupe presque tout l'espace. Pour seule décoration, un miroir accroché au mur réfléchit les rayons du soleil vers le plafond. Prudemment, Alice se redresse sur ses jambes de sauterelle. Ses muscles endormis fourmillent un peu, mais ils la supportent encore.

Avec appréhension, Alice s'approche du miroir. Elle effleure du bout des doigts ce visage émacié qu'elle reconnaît à peine, la sensation contre sa peau lui confirme qu'il s'agit pourtant bien du sien. Qu'est-il arrivé à ses yeux noisette ? Leur éclat s'est terni, cernés de noir, creusés dans leurs orbites. Sa peau est si pâle, presque transparente, même les taches de rousseur autour de son nez ont disparu. Ses cheveux fins, autrefois d'un châtain mordoré, ont viré au marron indéterminé. Alice se détourne de cette image qui lui rappelle ce qu'elle était, et ce qu'elle est devenue.

Cette chambre est si petite, il faut qu'elle sorte. Et ce balancier qui la rend folle, *pourquoi le sol ne cesse-t-il jamais de bouger ?* Elle avise la poignée en laiton, l'abaisse et pousse la porte, qui grince légèrement. Un ronflement régulier lui parvient de l'extérieur. Alice avance de quelques pas dans un couloir étroit et sans fenêtre, entièrement recouvert du même bois vernis que la chambre dans laquelle elle se trouvait. Les ronflements s'intensifient, Alice devine

qu'elle se rapproche de leur origine. Lorsqu'elle pénètre dans une large pièce rectangulaire, elle découvre sur la droite, enlacés dans un même sac de couchage, étendus sur un large canapé couleur crème, un entremêlement de cheveux gris. Sur la gauche, une petite cuisine est aménagée et semble littéralement incrustée dans les murs. Au fond, quelques marches mènent à une porte en hauteur. Aussi discrètement que possible, Alice traverse ce salon et emprunte l'escalier. Lorsqu'elle pousse la porte, sa bouche s'arrondit de surprise.

Encore quelques pas, et cette fois elle se trouve à l'extérieur. Elle se tourne dans toutes les directions, ferme les yeux puis les rouvre, se pince pour vérifier qu'elle ne rêve pas. Et soudain, tout lui paraît si évident. Le silence de la nuit. Le clapotis incessant. Le tintement métallique. Le balancier régulier. Alice place sa main en visière pour mieux observer ce qui l'entoure.

La mer, à perte de vue, qui scintille sous les premiers rayons du soleil.

